ANNE JACOBS

LE MANOIR OUBLIÉ

* * *

Un nouvel espoir

CHARLESTON

ANNE JACOBS

LE MANOIR OUBLIÉ

❋ ❋ ❋

Un nouvel espoir

Allemagne, 1995.
La paix semble enfin revenue au manoir de Dranitz. Franziska est heureuse d'avoir retrouvé les lieux de son enfance et son grand amour Walter. Secondée par sa petite-fille, Jenny, elle travaille dur à la rénovation du vieux domaine pour le transformer en hôtel et lui assurer un avenir prospère.
Malheureusement le rêve de Franziska est vite compromis : le restaurant récemment ouvert n'attire pas beaucoup de clients et les travaux sont brusquement arrêtés en raison d'une terrible découverte dans la cave. Alors que Franziska craint qu'un secret familial ne ressurgisse, la menace de perdre une nouvelle fois son domaine commence à la hanter. Pourra-t-elle se libérer des fantômes du passé ?

De la Seconde Guerre mondiale à la chute du mur de Berlin et aux années de réunification, Anne Jacobs clôt une saga inoubliable digne de *La Villa aux étoffes*.

« UNE MERVEILLEUSE HISTOIRE DE COURAGE ET DE FOI INÉBRANLABLE EN L'AMOUR ! »
Südring Zeitung

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

22,90 €
Prix TTC France
ISBN : 978-2-38529-189-1
Rayon : Littérature étrangère
Design : Constance Clavel
Photo : © Drunaa / Trevillion Images
CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LE MANOIR OUBLIÉ

Un nouvel espoir

De la même autrice, aux éditions Charleston :

La Villa aux étoffes, 2020
Les Filles de la villa aux étoffes, 2020
L'Héritage de la villa aux étoffes, 2021
Retour à la villa aux étoffes, 2021
Tempête sur la villa aux étoffes, 2022
Les Adieux à la villa aux étoffes, 2023
Le Manoir oublié, Les Temps glorieux, 2024
Le Manoir oublié, Les Années de tourmente, 2024

Titre original : *Das Gutshaus. Zeit des Aufbruchs (Das Gutshaus 3)* by Anne Jacobs
© 2019 by Blanvalet Verlag, a division of Penguin Random House Verlagsgruppe GmbH, München, Germany.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Maquette : Jennifer Simboiselle
ISBN : 978-2-38529-189-1

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Anne Jacobs

LE MANOIR OUBLIÉ

Un nouvel espoir

Roman

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

CHARLESTON

KACPAR

Printemps 1995

Le voilà ! Enno Budde. D'une ponctualité parfaite – à dix heures et demie précises. Il gara son Opel Corsa argentée sur le parking des clients à côté du pavillon de l'intendant reconstruit à neuf, le « trip nostalgie de Simon », disait méchamment Jenny. Il s'attarda un instant dans la voiture afin de trier les documents qu'il avait apportés.

Kacpar se leva de son bureau et s'approcha de la fenêtre. De son deux-pièces sous les toits du manoir il avait vue sur la totalité du domaine, un bonus qui compensait un peu la modestie de son logement. Contrarié, il s'appuya des deux mains sur le rebord en attente d'une deuxième couche de peinture et regarda Enno Budde sortir lentement de son véhicule, une vieille serviette marron coincée sous le bras gauche. L'huissier de Waren était un individu grand et maigre ; il marchait courbé en avant comme s'il luttait contre le vent. Et, lorsqu'il

parlait aux gens, il avait toujours un sourire de regret au coin des lèvres. Une solidarité de façade avec les pauvres bougres qui devaient payer s'ils ne voulaient pas perdre tout ce qu'ils avaient. Enno Budde n'avait aucun scrupule à dépouiller sa clientèle.

Kacpar jura tout bas, furieux d'être condamné à l'impuissance. Franziska et Jenny avaient refusé son offre répétée de participer financièrement au projet de reconversion en hôtel de luxe du manoir de Dranitz. Ces dames préféraient rester entre elles.

« Non, Kacpar, il n'en est pas question ! avait déclaré Jenny l'avant-veille encore. Si on avait eu besoin d'investisseurs, on aurait pu faire appel à Simon. »

Ce propos l'avait meurtri. Simon Strassner était un vautour, un type capable de tout quand il avait un profit en vue. Si Jenny et sa grand-mère s'étaient associées avec lui, il n'aurait pas fallu trois mois pour qu'il devienne l'unique propriétaire du domaine, parc et lac compris. Lui, Kacpar, était tout l'opposé. Un imbécile bien utile, qui travaillait depuis près de cinq ans à la conception et à la mise en œuvre de la rénovation pour un salaire de misère. Il avait investi ses connaissances et ses compétences, engagé plusieurs années de sa vie dans cette tâche. Et, à présent qu'elles étaient en difficulté, il désirait simplement les aider en mettant ses économies à leur disposition. Ce soutien financier, il l'assortissait d'une condition : entrer dans l'affaire en tant qu'associé, ce qui lui paraissait plus que mérité. Mais non, les deux dames tenaient à s'en sortir seules. Elles étaient têtues, les femmes de Dranitz, ce qui d'ailleurs n'était pas une découverte.

Elles seraient bien avancées quand les banques fermeraient le robinet. Le domaine serait vendu par adjudication, et qui s'empresserait de rafler la mise ? M. l'architecte Strassner, bien sûr. À l'idée que cette

magnifique propriété qui, au cours des années passées, s'était transformée sous sa direction en un site très prometteur puisse tomber sous peu entre les mains de Simon Strassner, il eut un instant de désespoir. C'était hors de question. On était déjà obligés de supporter ce modèle de kitsch qu'il avait bâti sous leur nez, ainsi que ses apparitions épisodiques lorsqu'il venait voir sa fille, se promener avec elle et bourrer la pauvre gamine de sucreries – c'était bien assez.

S'arrachant à ses tristes pensées, Kacpar tendit le cou afin de mieux voir l'huissier. Les platanes plantés deux ans plus tôt de part et d'autre de l'allée étaient encore passablement nus, il fallait espérer qu'ils avaient survécu à l'hiver. Enno Budde pénétra dans la cour pavée ceinte d'un muret décoratif, et se dirigea droit vers le pavillon de droite, dans lequel Franziska et Walter Iversen avaient emménagé il y avait à peine un an. Celui de gauche, qui donnait sur le parc et où Kacpar avait souhaité s'installer, était à présent occupé par Jenny et sa fille. Il s'était effacé devant la jeune mère et l'enfant, qui avaient évidemment la priorité, et contenté du logement sous les toits encore partiellement en travaux. Jenny ne l'en avait même pas remercié – manifestement, pour elle cela allait de soi.

À cette heure, elle était avec Julchen à la crèche, où elle donnait un coup de main à son amie Mücke et s'attachait à discipliner les petits sauvages qu'elles avaient sous leur garde. Enno Budde le savait – dans un petit village comme Dranitz et les localités des environs, tout se savait –, et c'est pour cette raison qu'il sonnait à présent chez les Iversen, où il avait plus de chances de trouver quelqu'un.

Kacpar entendit japper Falko, le chien berger. Franziska avait ouvert et invitait sans doute Enno à entrer. Celui-ci allait lui présenter les impayés et les conditions de

recouvrement. Et, bien entendu, ensuite elle ne dirait pas un mot de ses tractations avec lui.

Kacpar secoua la tête et poussa un soupir résigné. N'ayant aucune tâche urgente à effectuer, il décida de faire un tour d'inspection au restaurant : il était quasiment terminé. L'inauguration était prévue pour le Samedi saint, qui tombait cette année-là à la mi-avril. Après quoi l'hôtel ouvrirait au plus tard début juin, pour la Pentecôte. La veille, on avait branché les derniers appareils ménagers, opération qui avait apporté son lot de turbulences ordinaires, puisqu'il s'était révélé impossible de porter les trois grands fourneaux au maximum de leur température de chauffage. Le courant haute tension semblait poser un problème. L'électricien était censé venir dans l'après-midi. Le ferait-il ? Bien malin qui aurait pu le dire. C'était le troisième auquel on faisait appel, les deux précédents ayant jeté l'éponge face au peu d'empressement que mettait leur employeuse à les payer. Il n'était pas impossible que le nouveau, qui venait de Schwerin, ait eu vent de la situation. Si tel était le cas, il serait difficile d'ouvrir le restaurant à la date prévue ; il ne restait plus beaucoup de temps.

Kacpar enfila rapidement une veste et descendit l'escalier. À cet endroit, les marches en bois étaient encore dans leur état d'origine, maculées de restes de peinture, certaines complètement pourries et friables – il fallait faire attention où l'on mettait les pieds. Plus bas, l'escalier délabré cédait la place à un petit bijou : ils avaient remis les degrés en état après les avoir poncés, restauré la rampe sculptée et ciré méticuleusement le tout. Au premier étage, où Franziska et Walter Iversen avaient logé pendant un temps, on avait aménagé huit vastes chambres équipées d'un cabinet de toilette, et trois pièces plus petites qui feraient office de lingerie, de local

à outils et de bibliothèque. Le papier peint avait déjà été posé dans toutes les pièces. Certaines n'avaient pas encore de plancher et les cabinets de toilette n'étaient pas achevés. Le mobilier serait « authentiquement ancien », on avait passé un arrangement avec l'antiquaire hollandais qui, dans le temps, avait bénéficié d'un entrepôt dans les locaux de l'ancienne coopérative agricole. Depuis, il avait déménagé à Neustrelitz, où il avait davantage d'espace. Là se trouvaient tous les beaux meubles anciens qu'il avait acquis juste après la réunification à bas prix auprès des *Ossis*[1], ignorants de leur valeur, et il les faisait retaper afin de les vendre à prix d'or partout dans le monde. Kacpar vérifia les robinets et les douches dans deux des cabinets de toilette : ils fonctionnaient parfaitement. En revanche, le carreleur n'était pas venu depuis quinze jours. Sa facture non réglée se trouvait très certainement parmi celles qu'Enno Budde devait être en train de présenter à Franziska.

Ah, pourquoi fallait-il qu'on se retrouve dans une situation pareille alors qu'on était si près du but ? Certes, dans un premier temps, le restaurant ne rapporterait pas beaucoup, il fallait payer le cuisinier et ses aides, ainsi que les deux jeunes femmes du village qui assureraient le service. Pour l'instant, celles-ci avaient été engagées par intérim afin de limiter les coûts et de pouvoir faire preuve de souplesse. Elfie et Anke travailleraient uniquement en fonction des besoins, au moins jusqu'à l'ouverture de l'hôtel. Lorsque arriveraient les premiers clients en pension complète, on serait sans doute en mesure de leur proposer mieux. Tout était prêt. Quatre barques et une

1. Terme familier désignant les habitants des régions de l'ancienne République démocratique. On emploie *Wessis* pour ceux de l'ex-Allemagne de l'Ouest. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

petite plage au bord du lac. Trois chevaux de selle mis à disposition par Bernd Kuhlmann, le père de Jenny. Le meilleur moyen de se détendre pour des citadins stressés. Et pour les familles aussi. Le « jardin zoologique de Müritz » de Sonja Gebauer comportait à présent un petit zoo pour enfants, avec des bêtes qu'on pouvait approcher et caresser, et un parcours de découverte où, pour l'instant, il n'y avait pas encore beaucoup à voir en dehors des prés et des arbres. La faune locale était timide et ne se montrait pas aux bruyants visiteurs. Quoi qu'il en soit, le projet avait fini par aboutir et l'on pouvait espérer encaisser les premières rentrées d'argent.

C'est vraiment à devenir fou, songea Kacpar. Il possédait un compte en banque bien garni grâce à d'habiles opérations boursières qui lui aurait permis de soulager dans l'immédiat les propriétaires du domaine de Dranitz, mais elles ne voulaient pas en entendre parler. Elles préféraient foncer droit dans le mur plutôt qu'accepter la main que leur tendait Kacpar Woronski. Parfois, il se demandait pourquoi il ne faisait pas ses valises. N'y avait-il pas dans les environs tout ce qu'il fallait de bâtisses intéressantes que l'on pouvait acquérir à un prix abordable, rénover et exploiter ? Mais il était attaché à Dranitz. Peut-être en raison des efforts et de l'enthousiasme qu'il avait investis dans la restauration du manoir. Peut-être aussi pour d'autres motifs, sur lesquels il préférait ne pas s'appesantir. Il n'avait aucune chance. Jenny aimait son Ulli. Et pour comble de malheur c'était un type sympa.

L'escalier du restaurant avait été moquetté de vert foncé. Au rez-de-chaussée, tout était prêt, la salle avec ses grandes baies vitrées donnant sur le parc, le bar avec le matériel de tirage, les sièges rustiques équipés de coussins et les nappes en grosse toile vert foncé de même

style, une desserte étroite des années 1920 et trois belles armoires anciennes en bois tendre accueillant de la vaisselle, des verres et des couverts. Jenny s'était chargée de la décoration intérieure et il l'avait secondée activement. Il avait aimé ces moments où ils consultaient les catalogues et comparaient les prix. Trois fois ils avaient fait le déplacement pour aller voir des tables et des chaises, et avaient même passé une nuit dans un hôtel de Travemünde. Dans des chambres séparées, bien sûr, mais il n'en avait pas moins été heureux de l'avoir entièrement à lui deux jours durant. Elle n'était pas amoureuse de lui, il le savait, mais elle l'appréciait. Mieux encore, elle tenait compte de ses conseils. Le plus souvent du moins. Il n'avait donc pas encore totalement perdu la partie. Elle avait besoin de lui, elle comptait sur lui, et il était là pour elle. C'était une base sur laquelle on pouvait bâtir. L'amour survenait parfois sans qu'on s'y attende. Mücke en était un exemple. Kalle et elle se connaissaient depuis le bac à sable et, si Kalle l'aimait depuis tout petit, Mücke n'était tombée amoureuse de lui que bien des années plus tard. Mais pour de bon. À présent, ils étaient mariés et avaient des jumelles, Mandy et Milli.

Cesse de ruminer, se morigéna-t-il. *La priorité du moment, c'est le domaine.* Enno Budde et ses minables petites factures ne représentaient pas un grand danger. Franziska parviendrait peut-être à le baratiner, d'autant plus qu'elle avait connu sa famille dans le temps. Ses parents ou ses grands-parents – il était difficile de donner un âge à Enno Budde. Enfant, déjà, il devait avoir l'air vieux. Non, le vrai danger, c'étaient les banques, avec elles impossible de discuter. Lorsqu'il abordait le sujet, les deux dames gardaient le silence et si, de son côté, il n'avait entretenu à ce moment une tendre relation avec une employée de banque de Schwerin, il n'aurait rien su ou presque. Ce

que son amie lui avait récemment confié sous le sceau du secret lui avait fait dresser les cheveux sur la tête. Si ce qu'elle racontait était vrai, ils risquaient à tout moment la saisie du domaine. Il se dirigea vers les tables placées devant les fenêtres donnant sur la cour et fit semblant de remettre les coussins en place, le regard fixé au-dehors. Enno Budde n'était pas ressorti. Franziska était sans doute en train de négocier un acompte qui permettrait d'éviter la saisie à laquelle l'huissier était venu procéder. À cet égard, hélas, le restaurant offrait largement de quoi faire, du mobilier flambant neuf aux équipements ultramodernes de la cuisine, du matériel de tirage à la nouvelle vaisselle et aux couverts. Peut-être même l'huissier avait-il des vues sur les portraits de famille encadrés de neuf que Franziska avait accrochés dans l'entrée du restaurant avec l'aide de son mari. Ces tableaux représentant ses ancêtres, qu'on avait découverts cachés au grenier lors des travaux, étaient la grande fierté de la châtelaine de Dranitz.

Kacpar tourna les yeux vers le pavillon de droite. Si Franziska payait une partie des factures, elle ne pourrait sans doute pas s'acquitter du remboursement mensuel de son emprunt bancaire, ce qui serait plus que fâcheux. Mieux valait qu'Enno fasse tranquillement son boulot, rien ne disait qu'il s'en prendrait à la cuisine du restaurant. Les banques, elles, ne plaisantaient pas, elles se tenaient sans doute déjà dans les starting-blocks pour récupérer leurs sous. Si seulement il avait pu faire entendre raison aux deux femmes ! Jenny n'était pas plus accessible que sa grand-mère, parfois même elle était pire. Oui, elle avait un goût très sûr, exquis même, mais fallait-il pour autant taper systématiquement dans la gamme de prix supérieure ? Il savait qu'en tant que copropriétaire du domaine elle aussi avait souscrit un

emprunt. Comment s'y était-elle prise pour convaincre la banque de Schwerin de lui accorder ce prêt, voilà qui restait un mystère à ses yeux. Elle n'avait aucune garantie à offrir et ne gagnait pas sa vie. Sans doute avait-elle réussi à convaincre l'établissement bancaire de la validité du projet et de sa rentabilité à un terme relativement court. Ne disait-on pas que la foi pouvait soulever des montagnes ? L'argent avait été investi dans l'aménagement de la salle et de la cuisine du restaurant. Quant à savoir comment Jenny remboursait son emprunt… Son seul revenu était la modeste rétribution que lui rapportaient ses heures au jardin d'enfants. Une fois qu'elle avait payé la crèche pour Julchen, il ne devait pas lui rester grand-chose. L'âge d'or de la gratuité de la garde d'enfants en RDA appartenait désormais au passé. La crèche de Mücke était un établissement privé et une place coûtait soixante-dix marks par mois. C'était une fille intelligente, Mücke, et sacrément entreprenante : elle avait également ouvert une petite boutique de vêtements et d'articles pour enfants qui proposait en outre quelques produits pour les mères à des prix avantageux. On pouvait aussi y prendre un café et une pâtisserie. Une femme d'affaires-née – qui l'eût cru ? Mais il fallait bien que quelqu'un assure la subsistance du ménage, et à cet égard on ne pouvait guère compter sur Kalle.

Les tractations semblaient traîner en longueur et Kacpar dut se réfréner pour ne pas courir proposer son aide à Franziska. Le moment serait particulièrement mal choisi. Atteinte dans sa fierté, la baronne lui opposerait un refus d'autant plus sec. Il valait mieux attendre et tenter le coup par l'intermédiaire de Walter Iversen. L'époux de Franziska était un homme intelligent, posé, et s'il parvenait à le convaincre, Franziska se montrerait peut-être plus disposée à accepter son offre. Parler

à Jenny n'aurait servi à rien. En ce moment, elle était à bout de nerfs avec l'inauguration prochaine du restaurant et l'examen blanc qu'elle devait passer dans le cadre de la formation à distance qu'elle suivait pour l'obtention du baccalauréat.

La vue d'une petite camionnette de livraison empruntant l'allée de platanes pour se rendre sur le parking des futurs clients l'arracha au manège infernal des questions sans réponse. Se trompait-il ou était-ce bien l'entreprise Bauer & Co, chargée de creuser la fosse pour la piscine dans la cave ? Mais oui ! Le véhicule avait atteint l'extrémité de l'allée et se gara sur le parking. Trois hommes vigoureux vêtus de bleus de travail en descendirent, se saisirent de pelles et de pioches, et se dirigèrent d'un pas énergique vers le manoir.

Formidable, pensa Kacpar, ravi. Ça avance à la cave. Quand la piscine sera terminée, l'essentiel sera fait. Pourvu qu'Enno Budde ne choisisse pas cet instant pour sortir avec sa maudite sacoche ! Il gâcherait tout. Dans le coin, il était connu comme le loup blanc, ce qui tenait surtout à l'habileté commerciale des courtiers d'assurances et aux catalogues attrayants des grandes entreprises de vente par correspondance. Dans leur ivresse de consommation, beaucoup avaient multiplié les commandes sans se soucier de savoir comment ils paieraient. Et, quand on perdait son travail, chose fréquente dans la région, on se retrouvait vite entre les mains d'Enno Budde.

« Les huissiers et les croque-morts sont les seuls à résister à la crise ici », avait déclaré récemment le maire, Paul Riep, lors d'une soirée au bistrot de Heino Mahnke. Un trait d'humour noir.

Pour une fois, la chance bascula du côté de Dranitz : le trio d'ouvriers traversa la cour et entra au manoir sans croiser l'huissier.

— Bonjour, Paul Bauer, on s'est parlé au téléphone, dit le plus vigoureux des trois en serrant la main à Kacpar. On peut commencer dès maintenant si ça vous va.

Avant de contacter l'entreprise, Kacpar s'était renseigné. Bauer & Co n'existait que depuis quelques mois. Paul Bauer et ses deux fils avaient acquis divers engins de chantier auprès d'une entreprise du bâtiment est-allemande qui avait fermé. Ils effectuaient toutes sortes de travaux de terrassement et s'occupaient aussi d'abattre des arbres ou de démolir de vieilles bâtisses. À leur grande surprise, leur carnet de commandes n'avait pas tardé à être plein. Dans les villes, notamment, où l'on construisait beaucoup, on avait besoin de gens comme les Bauer. C'était une chance qu'ils aient trouvé le temps de prendre en charge ce chantier relativement modeste.

— Enchanté, répondit Kacpar. Si vous voulez bien me suivre à la cave. J'ai indiqué à la craie l'endroit où vous devez creuser.

Un instant, il se sentit mauvaise conscience. Franziska Iversen serait-elle en mesure de régler les travaux ? Probablement pas. Mais le désir de poursuivre la rénovation du manoir pesait plus lourd dans la balance. Kacpar se promit de payer l'entreprise de sa poche si la châtelaine de Dranitz se révélait dans l'impossibilité d'acquitter la facture.

L'étroit escalier maçonné conduisant à la cave était l'ancien escalier de service qui menait autrefois à la cuisine du manoir et aux autres pièces utilitaires. En bas, il y avait peu de lumière, car seule la moitié supérieure des fenêtres dépassait le niveau du sol de la cour extérieure. Sur la gauche, on avait conservé la disposition d'origine des pièces. Buanderie, locaux à bois et à charbon et cave à vins pouvaient facilement être transformés en cabines de massage équipées de baignoires. À droite, on avait réuni ce qui

était autrefois la vaste cuisine et les deux celliers, abattu les murs et édifié des piliers destinés à devenir d'attrayantes colonnes. C'était cet espace agrandi qui accueillerait la piscine – on avait également prévu d'installer un bassin plus modeste à l'extérieur. Celui-ci serait entouré d'une terrasse avec une grande pelouse et, un peu plus loin en direction du lac, il y aurait un terrain de jeu pour les enfants. De beaux projets sur lesquels planait le spectre de la faillite, mais Kacpar estimait que les problèmes et les obstacles n'étaient pas une raison de renoncer à ses rêves. Sinon, autant jeter tout de suite l'éponge.

— Je nous vois mal utiliser l'excavatrice, grommela un des fils en donnant à titre de test un coup de pioche dans le sol cimenté.

Des fragments de revêtement se détachèrent, soulevant un petit nuage de poussière.

— Il va falloir faire appel aux muscles, repartit Paul Bauer. Quand on aura traversé la couche de ciment, ce sera plus facile. Du sable, peut-être quelques cailloux. Il se peut aussi qu'on tombe sur une nappe d'eau souterraine.

Le manoir avait été construit plusieurs mètres au-dessus du niveau du lac, mais la supposition de Paul Bauer n'était pas absurde. Si elle s'avérait, il faudrait pomper, ce qui impliquerait une forte consommation d'électricité et alourdirait d'autant plus la facture. Autrement dit, cela signifierait l'arrêt temporaire des travaux. Il n'y avait plus qu'à miser sur la chance – un pari hasardeux, si l'on tenait compte de tous les obstacles qu'ils avaient dû affronter jusque-là.

Coupant court à ces réflexions déprimantes, Kacpar se ressaisit et observa un moment en silence Bauer père jouer de la pioche en suivant le tracé à la craie. Satisfait, il se détourna et remonta au rez-de-chaussée. Alors qu'il

sortait dans la cour, Falko, le fidèle berger, le dépassa à toute allure, suivi par Julchen, qui n'avait pas perdu son habitude de le tourmenter. La fille de Jenny avait eu quatre ans en mars. En grandissant elle avait perdu ses rondeurs de bébé et son visage s'était constellé de taches de rousseur. Comme sa mère, elle était dotée d'une épaisse tignasse de boucles cuivrées qui lui avait valu au jardin d'enfants le surnom « Miss Carotte ».

Si Julchen était là, Jenny ne devait pas être loin. De fait, Kacpar l'aperçut à la porte du pavillon, à côté de sa grand-mère, en grande discussion avec Enno Budde. On semblait avoir réussi à trouver un arrangement. Franziska Iversen affichait un sourire de châtelaine, Jenny bavardait haut et fort en gesticulant comme à son habitude, et Enno Budde arborait une mine aimable. Il serra la main à Franziska et retourna rapidement à sa voiture.

— Salut, Kacpar ! lança Jenny en apercevant le jeune homme. Tu as vu Julchen ?

— Elle est descendue au lac avec Falko.

— Ah, flûte ! Je viens de lui mettre des vêtements propres !

— Laisse, intervint la grand-mère. Ses affaires iront dans la machine à laver et basta.

Elle se mit à vanter les avantages du nouvel appareil, qui comportait un sèche-linge intégré, puis, désignant du doigt le véhicule de l'entreprise Bauer & Co, demanda s'ils étaient déjà au travail à la cave. Pas un mot sur Enno Budde, ainsi que Kacpar s'y attendait.

— Qu'est-ce que… commença-t-il.

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

— Entrez donc, vous deux, leur intima Franziska, il reste du goulasch et j'ai aussi du pain blanc. Ça fera l'affaire pour un déjeuner sur le pouce.

Son invitation était si chaleureuse et son sourire si engageant qu'il ne put refuser. Cela dit, il était certain qu'elle ne se montrerait pas plus loquace à table. Mieux valait essayer d'obtenir des informations par le biais de Jenny.

— Tu veux que j'aille voir ce que fait Julchen ? proposa-t-il à la jeune femme.

— Pourquoi pas ? répondit-elle en haussant les épaules. Mais je pense qu'elle va revenir d'elle-même. En général, elle a une faim de loup à cette heure.

Franziska ayant regagné le pavillon, Kacpar décida de tirer profit de cet instant.

— Comment vous avez réussi à échapper à la saisie ?

Jenny émit un gloussement amusé et lui adressa un clin d'œil triomphant.

— De la manière la plus simple qui soit : on a payé.

Il dut afficher un air passablement stupide, car Jenny éclata de rire.

— Eh oui, monsieur le pessimiste ! Pas de saisie ni d'adjudication en vue ! Ulli m'a prêté de l'argent sans demander pour autant à devenir notre associé.

Elle se détourna et entra à son tour dans le pavillon, plantant là Kacpar stupéfait, qui ne savait s'il devait se réjouir ou se mettre en colère. Il opta finalement pour la colère. Ulli Schwadke ! Comme un fait exprès ! Il faut dire que celui-ci n'avait pas eu besoin de beaucoup investir dans son affaire de location de bateaux. Max Krumme, en effet, lui avait vendu sa propriété en bordure du lac Müritz et utilisé l'argent pour acheter de nouvelles embarcations et aménager le terrain de camping avec sa boutique, son snack et son kiosque. Au cours des trois années écoulées, tous deux avaient réalisé de bonnes affaires, réinvesti une part de leurs gains, et s'étaient sûrement constitué un confortable matelas financier. Ulli pouvait sans problème prêter quelques milliers de

marks aux deux dames, qui avaient accepté son aide. La sienne, en revanche, ne leur agréait pas. En proie à une vive contrariété, Kacpar traversa le pré humide de pluie en direction du lac.

« … sans demander pour autant à devenir notre associé », avait dit Jenny. Quelle perfidie ! Le noble Ulli sortait le fric sans rien réclamer en échange, tandis que le méchant Kacpar exigeait de devenir partie prenante de l'entreprise. Et alors, où était le problème ? Ulli pouvait se permettre d'agir comme il le faisait. Tout cela resterait en famille s'il épousait Jenny, ce qu'il ferait assurément tôt ou tard.

Julchen était au bord du lac, l'anorak maculé de boue, les chaussures trempées. Elle pratiquait son nouveau jeu, le lancer de cailloux plats, qui ricochaient à la surface avant de s'enfoncer dans l'eau.

— Un… deux… trois… quatre ! jubila-t-elle. Tu sais le faire, Kacpar ?

Une petite personne d'une vivacité incroyable ! Infatigable, toujours à mijoter quelque chose. Une vraie boule d'énergie avec ses taches de rousseur et sa tignasse cuivrée. Il se baissa à la recherche d'une pierre adaptée, la jeta et ne réussit à faire que trois ricochets. Flûte ! Enfant, il était plus habile à ce jeu. Il refit une tentative, parvint à quatre, mais Julchen prit la tête de la compétition en en faisant un de plus.

— Tu viens ? demanda Kacpar, mettant fin à la partie. Ta grand-mère nous a invités à manger du goulasch. Et elle a sûrement des chaussettes sèches pour toi.

— D'accord…

La petite appela Falko, qui cherchait des œufs de canard sur la rive, et comme il tardait à s'exécuter, elle glissa deux doigts dans sa bouche et siffla ainsi que le lui avait appris un camarade de la crèche.

— « Aux filles qui sifflent et aux poules qui chantent… », dit Kacpar en souriant, se dispensant toutefois de la suite du proverbe – « il faut tordre le cou ».

Tous trois remontèrent tranquillement au manoir, tandis que Julchen parlait sans discontinuer de ce qu'elle avait fait au jardin d'enfants et que le chien s'arrêtait par moments pour s'ébrouer. Kacpar se sentait étrangement gai et détendu en leur compagnie. Pourquoi s'énervait-il ainsi ? Dans l'immédiat, tout danger d'adjudication était écarté, il s'était angoissé pour rien. Le restaurant ouvrirait à Pâques et, quelques semaines plus tard, on verrait arriver les premiers clients de l'hôtel. Il rit des fausses notes de Julchen, qui lui chantait une chanson pour enfants, et se déclara prêt à lui montrer comment réaliser des petits bateaux en papier.

Alors qu'ils se dirigeaient vers le pavillon, une voix les héla depuis le perron du manoir. L'entrepreneur Bauer, en proie à une émotion visible, leur fit signe de venir.

Zut, pensa Kacpar. *On ne peut jamais avoir la paix.*

— Va chez ta grand-mère, dit-il à Julchen. J'arrive tout de suite.

Une nappe d'eau souterraine, à coup sûr. Pouvait-on s'attendre que cette rénovation si riche en péripéties se passe sans heurt pour une fois ? Sans un mot, Bauer lui indiqua de le suivre. Le malheureux était tout pâle. Les deux hommes descendirent en hâte dans la cave, prirent à droite et firent halte devant la fosse. Les ouvriers n'avaient encore creusé qu'une moitié de la surface délimitée à la craie et avaient enlevé la couche de ciment, dont les débris, soigneusement rassemblés en tas, attendaient devant une des fenêtres sur cour d'être évacués.

— Là ! dit Bauer en pointant le doigt sur le trou au bord duquel ses fils étaient agenouillés, fascinés.

— De l'eau ? demanda Kacpar, appréhendant la réponse.

— Non ! Un mort.

— Quoi ?

Kacpar s'approcha de la fosse et regarda dedans. La lumière crue d'une lampe de chantier tombait sur un crâne humain. Jaunâtre, les orbites emplies de terre sablonneuse, les dents au complet, la mâchoire inférieure à demi enfouie dans le sol.

— Apparemment, Mme la baronne avait un cadavre dans le placard, ou plutôt à la cave, lâcha un des fils avec consternation.

FRANZISKA

— Surtout, ne t'inquiète pas, dit Kacpar à Franziska en entrant dans le pavillon.

Assise à table avec Jenny, elle servait le goulasch pendant que Walter, à genoux devant la chaise de Julchen, aidait la petite à ôter ses chaussures et ses chaussettes mouillées.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Dans la cave… Tu pourrais venir un instant ?

Elle avait tout de suite compris qu'il apportait une mauvaise nouvelle. Quand il arborait ce sourire rassurant, c'est qu'il y avait un problème, un gros problème. Au cours des cinq années qu'ils avaient passées à travailler ensemble au projet « manoir-hôtel de Dranitz », ils étaient devenus une sorte de famille et Franziska n'avait désormais aucune peine à deviner ce qui l'agitait. En cet instant où il l'exhortait au calme, il était lui-même très nerveux.

— Nous n'en avons pas pour longtemps, dit Franziska en se levant. Commencez sans nous.

— Ça ne peut pas attendre la fin du déjeuner ? grommela Walter en se relevant péniblement. La matinée a été assez bousculée comme ça.

Franziska jeta son manteau sur ses épaules et emboîta le pas à Kacpar, qui était déjà ressorti et traversait la cour en direction du manoir. Les surprises catastrophiques façonnaient leur quotidien depuis qu'ils s'étaient lancés dans ce projet de restauration. Elle aurait dû y être habituée. Pourtant, elle avait l'impression d'avoir le cuir de moins en moins épais. La moindre broutille la mettait dans tous ses états. Cela dit, c'était peut-être dû à l'âge, elle avait déjà soixante-quinze ans. Jenny, elle, accueillait les problèmes avec beaucoup plus de décontraction.

Cette fois, cependant, il ne semblait pas s'agir d'une difficulté accessoire. Paul Bauer les attendait à l'entrée du manoir avec une mine d'enterrement.

— Je suis terriblement désolé, madame la baronne. En trente ans de métier, c'est la première fois que je vois ça.

— Ne t'inquiète pas, Franziska, répéta Kacpar, tandis qu'ils descendaient à la cave. Surtout ne t'affole pas.

Voilà qui était propre à provoquer l'effet inverse. En débouchant dans la pénombre de la cave, Franziska vit sur la droite la vive lumière d'une lampe de chantier. Deux jeunes gens, les fils de Bauer, se tenaient au bord d'un trou creusé dans le sol. À sa vue, ils reculèrent précipitamment.

Franziska s'approcha et plongea le regard dans la fosse. Un bref instant, elle se demanda ce qu'il y avait de si spectaculaire dans ce trou, puis avec un frisson elle comprit : elle avait sous les yeux un crâne jaunâtre qui était indiscutablement celui d'un être humain. Seigneur ! Un mort, enterré dans sa cave, sous les anciens celliers !

Kacpar lui posa un bras sur les épaules.

— On va devoir avertir la police, dit-il à voix basse. Tu aurais une idée de qui ça peut être ?

Incapable de répondre, Franziska fixait le crâne : il la regardait de ses orbites aveugles comme pour implorer son pardon des frayeurs qu'il leur causait. Des images refoulées depuis longtemps l'envahirent, si rapides, si distinctes, qu'elle en eut le vertige.

— Pas la moindre, balbutia-t-elle enfin. Pendant la guerre, les Russes ont occupé le manoir. Il y avait des réfugiés, et d'autres personnes qui n'avaient nulle part où aller…

— Vous pensez que ça pourrait être un Russe ? demanda un des fils Bauer.

Désemparée, Franziska haussa les épaules. Comment aurait-elle pu le savoir ?

— Il est sous la couche de ciment, fit remarquer Paul Bauer après avoir réfléchi. Pour l'enterrer à cet endroit, il aurait fallu arracher le revêtement.

Son observation était frappée au coin du bon sens. À supposer qu'on ait tué quelqu'un à la cave, on aurait plutôt enfoui son cadavre dehors, dans le parc, ou dans le cimetière de l'église. Pas sous la couche de ciment. Sans compter que les Russes renvoyaient généralement leurs morts par camion dans leur patrie, afin qu'ils puissent y être inhumés.

La remontée des souvenirs de la guerre lui était si douloureuse que Franziska dut respirer à fond pour se calmer. Des fantômes du passé qu'elle croyait avoir chassés la fixaient de leurs orbites noires.

— À l'époque, le sol de la cave était défoncé en beaucoup d'endroits, expliqua-t-elle avec hésitation. Les Russes étaient persuadés qu'on cachait des objets de valeur, argenterie, pièces de monnaie ou bijoux. Ils se comportaient de la même façon dans tous les manoirs et ils trouvaient presque toujours quelque chose.

— C'est sûr, il y avait de quoi faire, commenta un des fils Bauer.

Franziska se mordit les lèvres et s'abstint de répondre. Toujours ces préjugés socialistes selon lesquels les châtelains d'autrefois vivaient dans l'opulence et possédaient des fortunes fabuleuses. Les citoyens de la RDA voyaient en eux des despotes insensibles nageant dans le luxe alors qu'ils affamaient leurs malheureux domestiques et paysans. Ces vils séducteurs se jetaient sur les filles du village, les engrossaient, puis les abandonnaient à leur sort. Certes, il y en avait eu, mais ils avaient été des exceptions. Malheureusement, Franziska n'avait pas le pouvoir de faire entendre un autre discours. Le temps avait écrit sa propre histoire, et ceux qui avaient connu les faits ne seraient bientôt plus là pour en parler.

— Ouais… lâcha Paul Bauer en se grattant l'occiput sous sa casquette. Il va falloir que vous régliez cette affaire, madame Iversen. Dans l'immédiat, nous, on ne peut plus rien faire.

Il prit sa pioche et la débarrassa de la terre qui y adhérait. Ses fils rassemblèrent eux aussi leurs outils, jetèrent un dernier regard sur la trouvaille macabre, puis remontèrent l'escalier avec leur père, laissant sur place la lampe de chantier, propriété du manoir.

— Rappelez-moi dès que vous aurez tiré ça au clair, dit Paul Bauer à Kacpar en lui serrant la main.

En haut, ils tombèrent sur Jenny, qui arrivait avec sa fille dans son sillage.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda-t-elle, agacée. On ne peut même plus déjeuner en paix !

Franziska la prit par le bras et indiqua à Kacpar de s'occuper de la petite. Il ne fallait surtout pas qu'elle voie l'horrible spectacle.

— Regarde, Jenny, mais ne t'effraie pas…